Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 12

Artikel: Lutry
Autor: Vallotton, B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222479

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

68me ANNEE. — N° 12. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 23 mars 1929.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÈ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

EN ÉCOUTANT BASILE...

BAZILE, l'autre soir, m'a dit : Ce ne sont pas les injures les plus graves et les plus apparemment sanglantes qui blessent le plus. Un mot échappé, une petite cruauté qu'on laisse tomber en passant, une rosserie qu'on se permet parfois en guise de riposte ou d'argument, il n'en faut souvent pas davantage, Monsieur, pour faire lever de ces rancunes solides et discrètes, d'autant plus aigres qu'elles sont moins avouables.

Vous ne vous ferez pas un ennemi irréductible de quelqu'un que vous traiterez d'imbécile, à moins, naturellement, que vous ne l'injuriez avec force et continuité. L'homme le plus bête ne croit jamais à sa sottise. On peut soupçonner qu'on est laid, qu'on a les jambes en arc-en-ciel ou les sourcils comme des moustaches. On peut savoir qu'on louche, qu'on a le nez de travers ou les pieds plats. Celui qui viendra vous le rappeler ne fera pas œuvre vaine. Mais, si l'on vous traite d'imbécile, vous sourirez tranquillement devant l'énormité et l'invraisemblance de cette supposition.

Pour bien vexer, il faut étudier sa victime, repérer le défaut de sa cuirasse et y frapper à petits coups négligents et répétés. Chaque homme a un point de sa sensibilité spécialement à nu.

A un très petit citoyen, que ronge l'idée de son exiguïté, rappelez parfois gentiment sa taille minuscule. Faites-le le plus naturellement du monde afin qu'il se sente ridiculement petit à tout jamais, malgré toutes ses ruses et toutes ses précautions.

Si quelqu'un a placé sa vanité ou son ambition dans une chose, une idée, un effort ou une marotte, affectez de ne rien savoir de ses prétentions et faites lui sentir que vous tenez précisément pour rien cette chose, cette idée, cet effort ou cette marotte.

Si votre victime croit posséder un talent ou un mérite quelconque, n'en remarquez rien. Félicitez-la plutôt pour le contraire de ce qu'elle voudrait être.

Procédez, vous dis-je, par touches légères et délicates. Entassez les bévues calculées, effleurez des pieds le bord des plats, avec naïveté et application.

Fuyez les éclats d'où les deux adversaires sortent également meurtris. Que votre conscience pure vous soit toujours un parfait alibi sentimental.

Ne heurtez qu'à coup sûr, ne blessez qu'avec des gants, faites-vous des ennemis avec grâce, avec mesure, avec goût ! *J. P.*

Inventaire. — Le préposé d'une faillite et son copain dressent l'inventaire du failli.

Le préposé. — Inscrivez une bouteille de Dézaley.

Le copain (débouchant et flairant la bouteille). — Mais, c'est de l'Aigle !

Dix minutes après :

Le préposé. — Inscrivez: une bouteille vide.

Est-ce en Suisse. — Un bon paysan causait avec son syndic.

— Vous avez l'air rêveur, Pierre-François, lui dit ce dernier, qu'est-ce que vous avez donc ?

— Mon Dieu, j'ai que je ne sais pas trop ce que je vais faire de mon fils.

— Où est-il, à présent ?

— En philosophie.

— Eh bien ! pourquoi qu'il n'y reste pas ? Où est-ce ça ?

ONNA TSAMBA ROTTA

ONNA tsamba rotta, trossâïe, l'è adî onna tsamba rotta, et se n'è pas bin remèssa, on est campion et bequelhion po la vya. Heureusamcint que lè mâidzo d'ora et lè tsapllia-bré sant suti qu'on novî conseillé et que vo rabistoquant cein âo picolon. L'è tot plliési po clliâo que sè fant dâo mau.

Vâi mâi, accutâ-vâi : lâi a tsamba et tsamba, quemet lâi a fèmalle et fèmalle.

Iô mè faut-te vo dere que stasse s'è passâïe po que vo m'acchounâ pas de vo dere dâi dzanlhie. I'âmo atant pas lo vo dere. L'è dein on velâdzo que lâi a quauque bon-fonds, bon po djuvî dâi farce. Ora tsertsî ! et iô vo peinsera, sarâ lé.

Dan, onna veilhâ, dein clli velâdzo que vo dio, dâi tot fin ètant ein riboté. Quartettâvant, lutsèyîvant, châotâvant, fasant po bin dere, tot cein que pouant fére de remarquâbllio dâi dzein que l'ant vu Djan de la Vègne. Tant que, pè vè la minè, l'ant trossâ 'na piauta à onna trâbllia.

L'a faliu rire, l'è su : on rit d'onn'affére dinse quand on a trâo demi-litrâ. Et pu, tot d'on coup, ion de clliâo bon-fonds fâ dinse :

— Atteinde-vo vâi ! On va rire !

Mon coo sè lâive et va dépondre la tseguelhie dâo téléphone.

— Drelin, drelin ! Lo mimero veingt-ion, que fâ. Bon ! L'è vo, monsu lo mâidzo ? Vo z'îte dza reduit. Accutâ vâi. L'è arrevâ dâo mau. Onna tsamba rotta. Foudrâi veni tot tsaud. Dein cinq menute, vo dite ? Bon, on vo z'atteind. L'a bin dâo mau, l'è trossâïe à tsavon.

Lè z'autro risant à veintro dèbotenâ de la bouna farça. Lo mâidzo, que s'ètâi saillâ dâo lhî l'arreve.

— Iô è-te clli que l'a 'na tsamba rotta ? que ie fâ.

Ice, lâi repond Tirepiâo, que l'avâi manèyî lo téléphone, ein lâi montreint la trâbllia. La tsamba lè rontya à tsavon, vouaitî !

Et recaffâvant à se fére mau âo mor.

Mâ lo maîdzo, que voliâve pas passâ po capon fâ ne ion, ne dou. Dèmande de cllia pèdze que lâi diant *sècotine,* on bocon de cordetta, remet la brequa à la bouna pllièce bin eimbroulâïe, bin cordettâïe et dit dinse :

— La faut laissî dinse on dzor. Dèman on lâi vâo pe rein vère.

Et l'è parti po retrovâ son lhî.

Mâ, ein alleint à l'ottô, sè peinsâve :

— Atteinde pî, roûte que vo z'îte ! Vo z'îte su d'avâi de mè novalle.

Et lo leindèman, lo coo que l'avâi fé veni lo mâidzo l'a reçu pè la pousta, onna nota que sè desâi dinse :

NOTE A MONSIEUR TIREPOUX

Doit au docteur :

Remis une jambe cassée, fracture compliquée, travail de nuit, selon le tarif, fr. 200.—
Prix de faveur, compté à fr. 150.—.

Cein n'ètâi pe rein 'na risa ! Tirepiâo l'a coudhî allâ vè lo dzudzo po reclliamâ, mâ stisse lâi a de :

— Lâi a rein à reclliamâ. Po onna tsamba rotta, de né, l'è lo prix. Vo fâ oncora onna faveu de fr. 50. Vo z'âi bin dâo bounheu. Lo fâ pas à ti, clli rabais. Payî !

Du clli dzo, Tirepiâo l'a djurâ de laissî lè mâidzo treinquillo, câ pe fin que leu vaut pe rein po drobllira ! *Marc à Louis.*

LUTRY

LE temple de Lutry est une merveille de catholicisme mystique. Il a son histoire. Longtemps rebelles au protestantisme, si maussade pour les chaudes imaginations, les femmes de Lutry bataillèrent afin de conserver leur curé. Mais les Bernois furent les plus forts. Pour mieux imposer l'oubli du passé, un barbare recouvrit les fresques d'un épais badigeon... Pendant des siècles l'heure sonna, un peu triste, au haut de la vieille tour, jusqu'au jour où le pasteur lui-même, repris dans sa conscience, fit gratter l'ignoble couleur dont un peintre avait, en chantant, insulté les murailles. Et l'on ressuscita les fresques, un peu pâlies, les pauvrettes, par leur long séjour à l'ombre... Après plusieurs siècles de raison froide, l'Eglise a donc retrouvé ses dalles, ses niches, ses fenêtres qu'obstruaient d'informes platras, ses vitraux, son âme en un mot. Et les bancs, désormais, ont tous les jours de la semaine pour écouter les histoires du temps jadis que leur conte la chaire, oui, tous les jours de la semaine, puisque les protestants sont ainsi faits qu'ils ne sonnent presque jamais les cloches, comme si Dieu leur avait arraché du cœur tout sentiment, toute poésie.

Mais pour trouver le vrai Lutry, c'est encore sur la grève qu'il faut aller. Fuyant les bancs neufs que le quai moderne et minuscule — heureusement — offre en été aux étrangers débarqués des vapeurs, des femmes sont assises sur une pierre, sur un tronc d'arbre abattu. Que d'enfants !... On se livre, à Lutry, à un actif élevage de l'espèce humaine. Tirant l'aiguille, les mères raccommodent les langes, tricotent des bas, ou encore guident les premiers pas de leurs rejetons. En voilà un qui s'essaie, tout au bord de l'eau, soutenu par un poing vigilant. Ses jambes, un peu torses et très maladroites, s'embrouillent l'une dans l'autre. Qu'importe ! il rit aux mouettes, aux petits poissons frétillants...

— Laissez-le dans sa poussette, M'ame Bolomey, crie une voix. Il n'est pas encore mûr pour la marche !

Tous les âges sont représentés sur le sable de la grève, gosses impayables aux pieds enfermés dans des chaussures de laine, aux joues qui pendent, aux yeux qui font tout ce qu'ils peuvent pour s'ouvrir parmi tant de boursouflures; vieilles qui vont lentement, appuyées sur des cannes, suivies de leur ombre épaisse ; jeunes femmes silencieuses, oubliant au bord de l'eau bleue leurs griefs contre la vie, contre les hommes ; petites filles penchées sur une poupée vêtue de rose...

Immaculés, comme taillés dans un marbre sans défaut, tristes de toute cette blancheur qui les rend irréels, deux cygnes approchent, lents,

majestueux, vrais rêves posés sur l'eau calme... Mais il en est d'eux comme des humains qu'il vaut mieux voir de loin, de très loin... A les considérer de près, on découvre un bec orange qui s'ouvre pour souffler méchamment, des yeux jaloux, une vraie tête de vipère, triangulaire et bête, et aussi des pattes indolentes qui remuent sans grâce, frôlant le sable du fond pastillé de cailloux blancs.

— C'est le père et la mère ! affirme un gamin. Le père, il ne peut pas voler...

— Le père, il ne vole pas ?... questionne une voix naïve.

— Non !... les pères nagent. Ils ne volent pas... Il n'y a que les mères qui volent...

— Alors pourquoi il a des ailes, le père, s'il ne vole pas ?...

Sans se laisser démonter par cette objection captieuse, le gamin reprend avec plus de force :

— Je te dis : les mères volent ; les pères volent pas... C'est comme ça...

— Ces deux, c'est les jeunes de l'année passée ?...

— Oui !... Ils ont pris le nid pour eux. Ils ont chassé les vieux.

— Et les vieux, où sont-ils ?

— Peuh !... Ils ont été crever par quelque coin... Quand on est vieux !

— Les cygnes, ils mangent du poisson ?

— Sûr ! les gros poissons... Et puis les gros poissons mangent les petits et les petits mangent les mouches...

— Et les mouches ?

— Elles mangent les moucherons...

— Et les moucherons ?

— T'inquiète pas !... Ils savent bien trouver ceux qu'ils doivent manger !

Enfants de Lutry, vous êtes magnifiques !... Avant de vivre, vous connaissez la vie !

Le soleil descend pour se percher une seconde sur le dos noir du Jura. Pâle, froide, l'eau s'égaie soudain de larges taches rouges. Parentes des cygnes par la magnificence indolente de leurs lignes, les montagnes de Savoie veillent au-dessus de la brume laiteuse qui monte du lac en longs rubans parallèles... Une barque se hâte, posée sur l'or des flots, car elle sait que l'heure de gloire sera brève et qu'après viendra la nuit.

— Regarde-voir le soleil, crie un des gamins. Il paraît moitié plus gros qu'avant...

A quoi le gosse qui soutenait que « les pères ne volent pas » répond vivement :

— Si j'avais un flobert, je tirerais dessus... Pan !... pan !

B. Vallotton.

Un motif sérieux. — Comment, monsieur Paul, vous allez vous remarier, avec la sœur de votre première femme ?

— Eh oui ! cela vous étonne ?

— Un peu, n'avez-vous pas été bien malheureux avec votre défunte épouse ?

— Oh ! oui, bien assez !

— Alors, comment faites-vous de prendre sa sœur pour la remplacer? Ne craignez-vous pas une similitude de caractère ?

— Pas autrement ; mais ce qui me décide à marier ma belle-sœur, c'est pour n'avoir qu'une seule belle-mère !

Aux examens de religion. — L'expert: Voyons, mon ami, parle-moi des paraboles.

L'élève : Je peux pas, m'sieu, j'ai jamais fait de géométrie !

COMPTES D'AUTREFOIS

Notes de Jacques Grelin entrepreneur pour les travaux éxécutés pendant l'année 1872 dans les différents bâtiments communaux de M.

A Mossieu le Saint Dique de M.

Très honoré Mossieu le Saint Dique, je vous envoye ma notte pour les travaux que j'ai fait pour la commune cette année et dont voici le détaille :

A l'Hôtel de Ville

Réparé la Justice qui branlait et dérouillé sa balance en or	fr.	3.—
Remis une corde à la cloche de l'Hôtel de ville qui était use	fr.	2.—
Reverni le buffet du secrétaire municipal qui était sale	fr.	1.50
Recloué la caisse à bois de la concierge qui était fendue	fr.	1.—
Remis une plainte au parquet du tribunal en chêne	fr.	4.—
Remis un tapis vert au bureau du Saint Dique qui était gercé	fr.	15.—

A l'Eglise

Fait une chape en taule contre le mur du côté du lac qui était toujours humide	fr.	160.—
Reverni les heures de l'horloge qu'on ne voyait plus	fr.	20.—
Réparé une gouttière sur la tête à l'organiste	fr.	4.—
Refait le banc du Conseil de paroisse qui était vermoulu	fr.	30.—
Changé les tuyaux du fourneau du côté du marguiller qui fumait pendant le sermon	fr.	12.—
Remis une queu en taule au coq en or du clocher qui ne tournait plus et redoré le tout	fr.	30.—
Remis des charnières au buffet de la bible qui ne fermait plus	fr.	3.—
Raccomodé le banc de l'orgue qui faisait du bruit	fr.	2.—

A la Cure

Remis un trou en bois dur aux petits coins du ministre	fr.	4.50
Mise une taule à la cheminée du salon du ministre qui fumait	fr.	3.—
Débouché le lavoir à madame la ministre qui ne coulait plus et changé sa grille en laiton	fr.	6.—

Au collège des garçons

Refait un pupitre pour le régent neuf de la première classe	fr.	30.—
Cancelé une fenêtre chez la concierge qui amenoit du froid	fr.	60.—
Raguillé une cape de cheminée qui était venue en bas par le vent un jour de bise	fr.	2.—

Au collège des filles

Réparé une table dans la salle de la régente de 5e qui avait un pied cassé	fr.	7.—
Relevé et recloué le planché de la salle de la maîtresse d'ouvrage qui criait quand on marchait dessus	fr.	10.—

Aux abattoirs

Refait une porte au boiton d'un des charcutiers	fr.	15.—
Fait une coulisse neuve au local d'abattage des bouchers	fr.	140.—
Remis un tablar dans le bureau de l'inspecteur en sapin	fr.	10.—

Au cimetière

Refait un abri pour les outils du fossoyeur qui était pourri	fr.	90.—
Relevé, reverni et graissé le portail qui traînait et gueulait aux enterrements	fr.	6.50

Divers

Réparé et reverni une des échelles des pompiers qui en avait besoin	fr.	8.—
Refait deux plots pour un pressoir de la commune en chêne	fr.	30.—
Total	fr.	713.50

Sauffe erreur ou hommicion :

Jacques Grelin

Pour copie conforme :

Pierre Ozaire.

La Patrie Suisse. — Les portraits du Dr Gustave Humbert, d'Albert Gampert, notaire ; de M. Robert Jouvet ; de l'organiste William Montillet, de Genève; du major Louis Mouthe ; un portrait-charge de John Petit-Senn, le poète genevois ; les concours nationaux de ski, à Arosa; le patinage sur le lac de Zurich gelé, le 24 février ; de curieuses vues des lacs de Neuchâtel, de Bienne et de Morat, prises en avion par M. P.-L. Mercanton, professeur, à Lausanne ; le chasse-neige du chemin de fer de Villars à Bretaye ; une rue à Berne ; un beau paysage tessinois ; un groupe d'armaillis illustrant « La Grande Peur dans la Montagne », de Ramuz. Voilà, rapidement énuméré, tout ce que nous offre le dernier numéro de **La Patrie Suisse**, notre illustré national (No 982, du 6 mars). G. R.

OU LA VANITÉ VA SE NICHER

Présent, cela suffit, Justin ! Tu vas nous ruiner avec tes sociétés ! Le facteur a apporté ce matin deux nouveaux remboursements, l'un de la « société des moblots de la mobilisation » et l'autre des « Amis des Beaux Jours ». Il ne se passera bientôt plus de semaine que la poste ne vienne nous réclamer le paiement d'une ou deux cotisations. Et encore, si ces sociétés étaient utiles à quelque chose ! Que peux-tu bien avoir affaire, par exemple avec les moblots de la mobilisation, toi qui n'as jamais fait de service militaire ? Et ces « Amis des Beaux Jours », qu'est-ce que c'est ça pour une singulière engeance ? Des hommes, sans doute, qui sont en peine de savoir à quoi ils peuvent passer leur temps et dépenser leur argent.

— Félicie, calme-toi ! Tu sais bien que tant que je vivrai, nous ne manquerons de rien et même après ma mort, il te restera plus que le nécessaire, puisque, avec notre train de vie actuel de petits rentiers, nous n'employons pas même les intérêts de l'héritage de l'oncle Auguste.

— Ce n'est pas une raison pour jeter son argent par la fenêtre. J'aimerais mieux faire chaque année un voyage, une fois en Italie, une autre fois en Egypte, à Constantinople ou en Palestine, que d'aider à entretenir deux ou trois douzaines de sociétés dont tu ne connais pas même tous les membres.

— Quand même, ce que c'est que les femmes ! Elles ne pensent qu'à courir le monde. La Julie à Emile n'a pas eu de paix que son mari ne l'eût menée à Paris. Toi, Félicie, qui vas régulièrement au sermon, n'as tu jamais entendu le pasteur dire qu'il faut savoir penser à la mort pour donner à la vie sa juste valeur et son véritable sens ? Eh bien, je ne fais rien d'autre que de mettre ces exhortations en pratique.

— Justin, les choses sérieuses ne se prêtent pas à la plaisanterie et tes charades, je ne les comprends pas. En quoi, du reste, la mort peut-elle rimer avec la qualité de membre actif ou passif d'une trentaine de sociétés, je te le demande un peu ? Au besoin, s'il ne s'agissait que de l'association des contemporains de 1860, on pourrait peut-être se figurer que chaque année vous avez à cœur de faire l'appel des présents et des définitivement absents, comme aussi de vous rappeler la fuite des années, mais, pour ce qui te concerne, si tu continues du pas dont tu y vas, tu seras bientôt membre d'autant de sociétés de contemporains qu'il y a de jours dans l'année. C'est à croire que tu as tous les âges puisque, d'après tes propres dires, tu fais déjà partie des cinq amicales du quartier, de celles des années 1860, 1865, 1868, 1870 et 1871. Pour un commencement, ce n'est pas mal du tout !

— Qu'y a-t-il là de répréhensible ? Ce n'est pas de l'acte de naissance, mais c'est du cœur que dépend l'âge, rappelle-t-en Félicie ! Toi, quand tu es de bonne humeur, tu as vingt ans de moins que lorsque tu ronchonnes. C'est regrettable que dans tes mauvais moments, tu ne te trouves pas devant la glace ; au bout de huit jours, tu aurais perdu l'habitude de te fâcher.

— Ah, je comprends maintenant ton besoin d'avoir à ta disposition des « contemporains » de tous les âges ! Quand tu te trouves dans une mauvaise lune, tu vas chez les vieux et lorsque tu es dispos, c'est avec les jeunes que tu fraternises ! Mais, là n'est pas la question. En quoi ton appartenance à tant d'autres société a-t-elle un rapport avec la mort? C'est ce que j'aimerais savoir.

— Félicie, tu es aussi curieuse que la femme de Loth, à sa sortie de Sodome. Eh bien, puisque tu veux être au courant de tout ce qui se passe et se pense, écoute : Tu te rappelles, sans doute, que, dans le temps, lorsque nous nous sommes retirés des affaires, je t'avais proposé d'aller finir nos jours à Genève, mais tu n'en as rien voulu. « Le pays, c'est le pays », m'as-tu dit, « et j'y reste ». Déjà alors, je pensais à l'heure fatale et je me disais que, suivant les habitudes des Genevois, en étant membre de vingt-deux sociétés — comme c'est le cas ici, — le jour de ma mort